

sa fille, il le comble de présents et il lui fait des rentes.

Il est vrai qu'en Chine. — pays du bon sens absolu, quoique qu'on en puisse dire, — on paye son médecin tant qu'on n'est pas malade, et qu'on cesse de le payer, dès que la maladie vous prend.

Aussi, je recommande le système chinois au cousin Jonathan ! Qu'il cesse de doter ses filles. Alors, entre celles-ci et les jeunes gentilhommes européens, il n'y aura plus que des mariages d'amour, de pure inclination.

Il verra qu'ils sont beaucoup plus rares.

FELIX DUQUESNEL.

LE PARADIS PERDU

Mardi dernier, le chœur du Gesu, renforcé d'une quantité d'amateurs des deux sexes, interprétait au Monument National une œuvre de Théodore Dubois : *Le Paradis perdu*.

C'est un oratorio, c'est-à-dire une œuvre lyrique qui ne comporte pas de mise en scène.

Le nombre des exécutants, y compris les instrumentistes, était de 250 environ. Il y avait là des masses chorales, bien stylées et bien exercées, qui produisaient des effets extrêmement puissants. Par malheur, l'orchestre ne cadrait pas avec ces masses, et le nombre des musiciens était beaucoup trop faible pour les voix qu'il avait à soutenir. De plus, une impossibilité matérielle insurmontable avait empêché le directeur de cette vaste entreprise de se procurer la partition d'orchestre. De sorte que l'orchestration avait dû être improvisée sur une partition de piano. Ce travail a été aussi bien fait que possible et en suivant toutes les indications marquées sur cette partition ; mais on comprendra combien ce travail d'arrangement, quoique parfait dans son genre, dénaturait l'œuvre originale.

C'est certainement à cause de cette réduction forcée de l'orchestre que "Le Paradis perdu" n'a pu nous livrer toutes ses beautés. Néanmoins, tel qu'il a été exécuté, il nous autorise à présager une prochaine et désirable révolution artistique.

La tentative de mardi marque une des der-

nières étapes vers ce but. Depuis bien des années déjà, des œuvres diverses avaient été montées à grands frais et avec beaucoup d'efforts par des amateurs. Ces œuvres, opéras ou opéras-comiques, ont toujours obtenu un succès d'estime, mais jamais un succès financier. L'heure n'était pas venue sans doute. Elle a sonné mardi, et c'est avec joie que nous enregistrons le succès pécuniaire de la soirée. C'est sur cet indice que nous nous basons pour dire que nous touchons aux dernières étapes qui nous séparent encore du vaste champ artistique où nous convoitons depuis si longtemps de nous ébattre.

Pourtant, si nous voulons atteindre le but de nos légitimes et nobles aspirations, il faut bien nous garder de tomber dans "l'auto-gobisme," et nous garder surtout de croire que nous avons atteint la perfection relative à laquelle nous sommes fatalement limités, pour bien longtemps du moins.

Oui, étant donnée la modicité de nos moyens, la soirée de mardi a été superbe. Elle autorise tous ceux qui ont concouru à l'exécution de l'œuvre de se montrer très satisfaits du résultat, car ce résultat a dépassé les prévisions des plus optimistes ; mais il ne faut pas se reposer et vivre du souvenir d'un triomphe bien conquis.

Il faut au contraire tirer de ce triomphe un enseignement et le considérer comme un engagement réciproque entre le public et les artistes-amateurs : de la part du premier, engagement de s'intéresser à toutes les tentatives artistiques et de les encourager de sa bourse ; de la part des seconds, promesse formelle de travailler en conscience et de nous placer enfin au nombre des peuples artistes.

Pour cela, par exemple, il faut de l'étude et ne pas compter sur les aptitudes de chacun ou sur les dons naturels. Une belle voix n'est qu'un outil. Si l'on ne sait pas se servir de cet outil, c'est comme si l'on n'en avait point.

Que nos amateurs ne se croient pas parvenus au terme final. Qu'ils étudient, au contraire avec l'acharnement de ceux qui croient ne rien savoir, et le résultat sera la fondation définitive d'une œuvre méritoire et la victoire de l'art sur le prosaïsme.

REMI.